

PREMIÈRE PARTIE

LA GRIFFE DU LION

"Je suis né dans la saison que Procyon, suivant Phœbus, brûle les pâtis, sèche les feuilles, déserte les routes et tient le contadin à l'ombre des arbres, emmi les bêtes, sous la torpeur des après-dînées. Ils disent qu'en cette rencontre le lion sort ses griffes que soient marqués de son empreinte ceux-là qui virent ensemble et le jour et sa crinière. Pourtant leur semble que mêmes astres infusent à gens diverses mêmes inclinations, si que notre astrologue, venu au monde au même instant, à une demi-lieue de ma demeure, partagerait maintes parties de mon être et jusqu'aux mouvements de ma fortune. Ce ne sont que fadaïses. L'événement les contredit. Il est une écriture qu'on ne peut démêler comme les types de nos livres. Les caractères en sont les fleuves, les montagnes, les plaines, les arbres, les animaux, les hommes, le vent, la mer, tout ce que l'on voit. Point ne faut examiner le ciel pour y lire l'arrêt d'une belle. Ses lèvres sont assez pour nous le signifier.

"Aucuns savent mon signe, très peu l'année. Mon curé me dit que c'était l'an mil cinq cent quarante-neuf, et le crois. Tant y a que j'y perdis ma mère. Sa fin était-elle gravée dans les cieus empyrées ? La pauvre femme l'ignorait sans doute, et mon père qui ne se put consoler. Elle éprouva les griffes du lion, s'étouffant dans ses linceuls, ores tirant les courtines pour ne voir personne, ores les écartant à coup, cherchant des mains qui la pussent retenir. Mon père lui tendait les médecines en tournant le visage. Le médecin n'en pouvait mais. Toute sa suffisance ne lui servait de rien. Mon père le regardait, ma mère regardait mon père, les autres regardaient à l'entour. Ils étaient déjà enfoncés dans le deuil cependant qu'elle soutenait l'effort de son mal. Elle plaidait encore, ils avaient prévenu ce que la fortune avait arrêté. Ma nourrice lui montrait le nouveau-né qu'elle ne voyait pas, trop occupée de rendre ses abois. Sur le soir, le tinter d'une cloche assoupit son tourment. Dans l'universelle stupeur des jours trop chauds, qui arrête les vents et laisse voyager le plus petit son à travers toute la paroisse, le canton se pressait auprès de son lit. On oyait le forgeron de Gassac, des bruissements de meule, le grand branle des troupeaux qui rentraient. Les campanes éveillèrent la malade. Elle

ne sortit de sa torpeur que pour mieux plonger dedans les ondes grises de la mort.

"Mon père souffrit impatiemment cette disgrâce. Je ne sais s'il lui avait beaucoup parlé. Ainsi comme ainsi, il en avait aucunement rêvé. A dire vérité, lui qui l'avait épousée presque grison, il l'aimait d'une amour d'enfant à qui l'on a donné le plus beau des jouets. Il la regardait en silence des heures, l'osant à peine toucher comme si elle fût une image friable. Il ne lui avait rien demandé. Peut-être avait-elle été une grosse enfant à la mamelle, une enfançon qui recevait le fouet tout comme une autre, un tendron aimable, qu'importe. Elle lui était née, je pense, comme fit Minerve au temps jadis, tout armée dans la cervelle. Si font les hommes amoureux qui ne connaissent de leur moitié qu'une idole. Le chant de la voix, la voussure d'un sourcil, la carnation d'un sein entrevu, le délié de la ceinture, et longues jambes que l'on devine au marcher, composent du tout un fabuleux édifice. Nature y est complice, et les ouvrages des hommes qui habillent es corps comme fait le vêtement. La buée des aurores, une ombre de feuillage, de vieilles pierres, une robe de brocart, le lustre des pavillons, la musique des tournois tracent à l'entour des personnes lettres vives et consubstantielles. On ne s'en peut défaire non plus que de la chair. Ces sont missives engravées au cœur qui nous regarde.

"La saison des songes passée, tout acte nous appetisse. Les gestes ne sont plus que gestes qui ne signifient rien autre que gestes. Pygmalion oublie Galatée pour s'en aller rejoindre sa statue. Comme ne sont lors qu'une seule et même personne, devient-il impatient de lire encore les lettres ineffaçables en ce visage renfrogné, sans trace aucune de la divine intelligence d'autrefois. Nous sommes les tristes recors de ce que nous fûmes, ignorants que nous l'étions. Mon père n'eut pas le confort de voir mourir peu à peu ma mère à ses yeux, avant que de la voir morte pour de bon, et de lire en son visage l'avis de son propre dépérir. Amour survit son objet d'autant qu'il a cessé de vivre. Pourquoi la mort seule a pouvoir de nous rendre éternels, non tant notre charnure que notre idole peu à peu confuse dans le commun souvenir devant que le dernier jugement la mêle à la commune cendre. Peut-être n'eut-il pas son content de sentir contre son corps le corps serré de cette femme, le satin de sa peau – elle avait, ce dit mon oncle, les cheveux couleur de bête fauve –, ce doux et plein tissu qui fait notre heur dans les joies de l'amour, le moelleux plaisir qui gît ès parties secrètes au moment du congrès.

"Après avoir pleuré ma mère qu'il aimait d'une triste amour, mon oncle dut pleurer mon père qui rendit l'âme trois mois après, et me recevoir en sa demeure. C'était un homme sévère et grave qui ne voulut garder devant soi la figure peinte de ceux qu'il ne pouvait oublier. Si m'a laissé libre d'ouvrir, lui absent, un grand coffre où reposent quelques dessins et deux grands tableaux les représentant. Vieillissant, j'ai vu ma mère rajeunir, et comme ces corps morts qui laissent là leur dépouille avant que de gagner les Champs-Élysées, achever dans le vert éclat de son printemps. Sa dernière disgrâce a sans doute effacé toutes les disgrâces infimes qui nous décomposent."

L'enfant vivait sous le règne d'Henri II dont il ignorait jusqu'à l'existence. Il y avait son oncle qu'il voyait le matin dans la grande salle, un quinquagénaire plutôt froid qui tournait autour de lui en le considérant, ne sachant que dire, et partait d'un coup, à grandes enjambées, après lui avoir serré l'épaule dans sa grosse main ; il y avait Ménine qui s'occupait de l'enfant ; Jeanne, Catherine et Blanche avec leurs bacs à lessive, et la grande Marguerite, la mère de Marion, une fillette de six ans, deux de moins que lui. On ne voyait pratiquement pas les hommes. Sauf aux heures des repas. Exceptés l'oncle et l'enfant, tout le monde couchait dans les dépendances. Il aurait bien aimé, Pierre-Alcide, se mêler à tous ces corps entassés sur de chaudes paillasses. L'oncle avait décidé que ce serait plus utile de l'habituer à coucher seul, en haut, dans une pièce à lui, près de sa propre chambre. Le soir, à la tombée de la nuit, ils s'attablaient tous deux, l'un en face de l'autre, et Marguerite les servait. L'homme parlait du domaine, des étoiles, des plantes, et l'enfant écoutait. Les femmes s'assoupissaient sur le banc, le long du mur. Le maître de Golves tient à retrouver en rentrant des jonchées épaisses, bien craquantes. Il n'a jamais pu se résoudre à l'achat de nattes et de tapis qu'il juge d'autant plus inutiles qu'il aime bien sentir quelque chose de friable et de sec sous ses bottes.

L'enfant, lui, aime bien se pencher sur une des marches de l'escalier, pour regarder les mouvements de la maisonnée. On ne fait pas attention à lui. La porte s'ouvre, se ferme, on ramène des panières pleines de produits, de l'eau dans un seau. Chaque passage lève une masse de poussière et de moucheron qui jette une brève pluie d'étincelles. Marguerite chantonne en grattant ses légumes, les bûches craquent. Marion vient s'asseoir au pied de l'enfant. Il l'ignore. Elle reste sans rien dire, deux ou trois minutes, à le regarder.

– Pierre...

– Paix, Marion, je rêve...

– Il se met le poing sous le menton, et plisse le front. C'est lui l'aîné, l'héritier, le maître. Il apprend à se faire attendre avant de donner audience. Pas pour longtemps. Il lui tire affectueusement les cheveux.

– Tu es une bête !

– Pierre...

– Une maraude, une drôlesse, une vilotièrè...

La petite est prête à pleurer.

– Viens, dit Pierre-Alcide de Golves.

Marion tape des mains et rit. Ils sortent en courant. Marguerite apparaît à la porte.

– Jeanne ! Garde qu'ils n'éloignent !

– Bien les vois.

Ménine arrive à toute vitesse des bâtiments derrière. Si elle compte sur Jeanne pour faire le guet, les marmots seront vite estropiés. C'est son travail après tout, et les autres le savent.

"Qui regarde à l'entour, considérant curieusement le spectacle de la nature à la guise des enfançons qu'arrêtent un brin d'herbe, une plume, un insecte, et ne savent ce qu'apprennent lors, combien que leurs sens restent engravés des impressions lesquelles sans les embrasser, ils les gardent insensiblement, le monde lui apparaît tout rempli des signes les plus évidents, les plus nécessaires, pour ce que sagesse n'y met raison. L'entendement enfume nos yeux. La prudence véritable veut que l'on retrouve la puérilité avant que de passer à l'étamine tout ce que l'on n'avait su voir. Au prix du plus superbe bâtiment, une feuille semble merveille, voire et vive merveille. Quelque charogne découvre ses os et la machine qui la mouvait. Ne sais quelle couseuse avait tissu la partie interne d'un hanneton, l'ardeur du soleil l'ayant comme un livre large ouvert. Pareil spectacle peut entretenir deux enfants le temps d'une après-dînée. Je courais les champs avec une petite villageoise que je saboulais à mon plaisir et qui m'aimait fort. J'avais huit ans, elle six. Il me souvient d'avoir passé deux heures quant et Marion considérant à grande intention l'armure desséchée d'un hanneton à quoi restaient accrochés des fils noirs, soutenant des ponts sous lesquels reposaient des forêts de petits os. On eût dit d'une navire dont le visiteur à l'arsenal ne voit que la membrure et les barrots. Ils disent qu'en l'âge virile on gagne discrétion et savoir-goûter. Ce

n'est là qu'imbécillité de l'âme. Personne ne me rendra cette belle navire noire, et vis dans un monde plein d'insectes morts."

La scène avait eu lieu le matin. En fait, il avait à peine regardé la carcasse du hanneton. Marion, en revanche, accroupie, ne pouvait en détacher les yeux. Le garçon était resté debout, ne sachant s'il devait la planter là. Elle n'aurait même pas essayé de le suivre. Il ne pouvait pas rester des heures auprès de la fillette à fixer ce machin ! Il fallait qu'il se passât quelque chose. Le plus simple était d'écraser la bête. Marion ne s'y attendait pas. Elle se mit à frapper le sol de ses poings fermés, en criant. Il essaya de la soulever. Elle se débattait, voulait rester couchée. Il lui donna des coups de pied. Menine accourut et prit le garçon pour l'éloigner de la fillette qui se leva et se précipita sur eux. Elle voulait frapper Pierre-Alcide, et n'arrivait pas à prononcer une parole, elle se contentait de pousser des cris aigus.

– Baste !

Ménine, furieuse, les ramena au manoir.

– En voilà des enragés ! Vous resterez céans !

La petite pleure ; ce n'est plus la furie de tout à l'heure. Elle reste prostrée sur un des longs bancs, contre le mur. Pierre-Alcide veut faire la paix.

– Allez, viens. Je vais te montrer maman.

Jamais il ne l'a proposé à qui que ce soit. La petite détourne la tête sans rien dire.

L'enfant mesure la gravité de la brouille. L'idée ne lui vient même pas de se vexer. Ce n'est pas rien pourtant que d'offrir sa mère à des regards étrangers. Il monte l'escalier en traînant les pieds. Parvenu en haut, il s'assied sur le grand coffre et s'ennuie. Alors, il se met debout dessus pour regarder Gassac, à sa droite. Le ventre bien à plat sur la pierre, il se tord le cou pour mieux prendre possession de la portion de paysage qui le sépare du village.

– Tu vas tomber, petit malheureux !

Ménine le rassied sur le coffre.

– Si tu recommences, je te descends dans la salle, et tu resteras sur le banc toute la journée. Je te veille. Misérable, tu veux nous faire mourir.

Pierre-Alcide reste là, sans même pleurer. Marion grimpe à son tour l'escalier. Elle s'assied près de lui. Il pointe son index sur le coffre :

– Elle est là.

Un bon moment passe avant qu'il ne lui demande de se lever. Ils soulèvent le couvercle et déplacent un linge, doucement. La jeune femme apparaît. On ne voit que sa tête et son buste. Le peintre a imaginé un paysage latin – arbres et colonnades – avec une colline pleine de bosquets à droite, un village à gauche sur une sorte de rocaïlle. Les teintes sont douces, et le visage du modèle encadré d'un col de dentelle. La chevelure fauve est remontée assez haut, comme un casque. Un léger alanguissement penche la tête vers la colonnade et donne de la souplesse au buste, comme si la jeune femme avait posé, le ventre légèrement en avant. Elle ne devait pas être bien grasse. Le vêtement serré, dont le tissu rouge aplatit les formes du torse, amincit encore le personnage. C'est la seule couleur vive du tableau, le peintre ayant adopté des tons plutôt éteints. Reste la tête, presque inexpressive dans sa mélancolie. L'artiste a cependant essayé de rendre le moelleux de la carnation, l'or pâle du regard, et les lèvres prêtes à s'entrouvrir, larges et bien dessinées. L'arête du nez, épaisse à la limite, n'empêche pas que les narines semblent d'une finesse étrange. Les sourcils, assez hauts sur le front, se prolongent presque jusqu'aux tempes. On comprend que l'entourage ait été captivé par cette sphinge triste et paisible. Une vierge de vitrail égarée dans un monde de goinfres.

– Elle est tant belle, dit Marion, avant de poser un baiser sur les joues de Pierre-Alcide.

L'enfant se met à pleurer. Marion le serre dans ses bras. De temps en temps, elle lui relève les cheveux au-dessus des oreilles. Il referme le coffre, s'assied à côté d'elle, puis il s'étend, le haut du corps sur les cuisses de la fillette. Elle lui caresse le cou en murmurant n'importe quoi. Il s'endort. C'est ainsi que Ménine les trouve, Marion assise, encore penchée sur le garçon qu'elle semble bercer.

– Tu seras une bonne mère.

Elle débarrasse Marion de son fardeau qu'elle va déposer sur le lit.

– Il ne te fera plus de misères.

"On devient homme comme on plonge dans un fleuve afin de gagner l'autre rive. Lors ne sait-on pourquoi l'on est parti, ni si l'on parviendra de l'autre côté. Pour un chat qui regarde un oiseau, cettui-ci n'est qu'une partie du monde, non séparée du reste. C'est un grand tout, les nuages au ciel, le mouvement des herbes, le chant des feuilles et du vent, qui l'a mené en ce lieu où se tient aplati, prêt à sauter. N'a point mangé le fruit de l'arbre de science, lequel lui enseignera que la branche n'est point l'herbe, ni la terre le ciel. Il

vivra, mourra, souffrira sans que Nature l'abandonne. Si font les bêtes à qui faut, ce dit-on, l'entendement. L'enfant à la mamelle ne distingue pas le sein qui le nourrit du lait qu'il boit, ni des bruits qui sonnent à l'entour. La voix de sa mère est le chant du monde. Nous avons payé cher notre suffisance, et pouvons continuer l'œuvre de Dieu, qui est de donner un nom à chaque chose, divisant le monde à l'infini pour le mieux embrasser. L'enfant pleure dès qu'on le pose à terre, l'homme plaint le temps où il n'entendait rien. Il le nomme Eden ainsi comme il nomme toutes choses et les qualités des choses. Nous discutons toute la vie pour dire qu'elles sont telles, ou qu'elles sont, ou qu'entre elles se tissent des accointances pour lesquelles avons forgé verbes innombrables. On me dit qu'il pleut, et le sais, qu'il y a vin sur table et le vois. Belles phrases pour mieux nous reconnaître. On me dit que la pluie est froide et le vin savoureux. Incontinent perd la pluie, et le vin toutes les autres qualités. Si mon chien ronge un os, mon chien n'est plus que mâchoire, et l'os nourriture quelconque. La relation qui unit les choses les tue.

"Chacun va porter son faix d'idées et d'imagination, vite appetissés par un autre. Ores dira ceci, ores dira cela, suivant la paroisse. Et disant autre chose, si feront les autres, car c'est une chaîne, tu déplaces un maillon, tu la changes universellement. C'est un bâtiment qui chaque jour se refait du tout sans qu'on le voie. Comme nature a ses lois et saisons, ont les mots lois et commerces propres. Tirassés que nous sommes entre l'être et le discours, nos sentences sont de belles machines qui ne fonctionnent qu'à l'intérieur d'une machine plus grosse encore. Et jouons notre personnage, liant les mots en couronnes assorties, dont les fleurs on les choisit pour ce qu'elles sont et les apparions pour ce qu'elles font. Les règles sont connues. Mes familiers mourraient de rire si j'appelais un pain saucisse, et si me venaient vicieuses formes de parler.

"Mais ce ne sont pas seulement les mots qui dessinent ces figures étranges, ains les figures mêmes et les grappes de figures assemblées. Les règles en sont moins connues. Une phrase en amène une autre, et une société de phrases une autre société selon une logique qui n'est point celle d'Aristote. Il est une rhétorique dont seules sont enseignées les règles les plus apparentes. Si tu ne respectes les cachées, tu seras un fol. Notre prudence nous les fait suivre au peu près.

"Fâcheux guerdon que notre sapience. Ores nous conduit à la dispute, à la guerre, à la nouvelleté, ainsi que les routiers à la

picorée, l'hérétique au bûcher, notre Sauveur sur la croix. Ma mère morte, mon oncle m'a si tôt appris à mettre chaque chose à sa place, que j'ai perdu jusqu'à la mémoire de cette musique céleste où j'étais le ciel, la feuille et l'arbre, et cette voix descendue sur nos corps endormis. "

L'oncle de Pierre-Alcide voulait que son neveu sût le latin et le grec si possible. La famille disposait déjà d'un administrateur ombrageux pour arpenter les champs du domaine. Il était temps qu'elle produisît un lettré. Une femme aimable ne pouvait laisser derrière elle un Golves comme les autres. Il ne demanda pas son avis à l'enfant qui dut subir la bonne volonté d'un certain Philippe Maucourt, lequel exerçait la profession d'écrivain public à Gassac. Le peuple des tavernes à l'entour avait été abreuvé de la geste du personnage, un ancien étudiant qui cherchait à se faire oublier dans un endroit point trop fréquenté. L'alcool le rendait prolix et sociable. A jeun, le matin, il montrait une culture solide, et même de l'esprit. Mais les excès de nourriture et de boisson l'avaient déformé au point qu'il était grotesque quelle que fût sa mise. Il en était conscient ; mais que faire quand on aime les bouillons épais, les viandes grasses et les jambons fumés, les bacons, les saucisses, tout ce qui donne soif. A peine avait-il touché quelques pièces qu'il les allait faire passer le plus vite possible dans sa panse, grâce à cette alchimie subtile, ignorée des alchimistes les plus capables, qui transforme l'or en matières viles.

Philippe Maucourt croyait avoir à s'occuper d'un seul élève, il en eut deux. Un caprice de Pierre-Alcide qui ne voulait rien faire sans la petite Marion. La fillette était bien plus vive que le garçon qui aurait tout planté là tant ces langues barbares lui semblaient mornes. Il rêvait, elle assimilait. En trois mois, elle avait parfaitement retenu ce que le pauvre pédagogue répétait inlassablement à la triste croûte. L'oncle prit un jour son neveu à part :

– Il est bon que les domestiques soient doctes quand les maîtres ne le peuvent être. Marion saura ce que tu n'as pu apprendre. Et toi, mon neveu, je te laisse libre de courir la campagne si telle est ta condition. J'ordonnerai que, moi mort, elle soit traitée dignement, selon son mérite et sa suffisance.

Mortifié, Pierre-Alcide suivit avec plus d'attention les leçons qui l'ennuyaient. Les réflexions qui venaient tout naturellement à la petite lui demandaient des heures d'étude. Lorsqu'elle lui proposait de l'aider, il se contentait de serrer les poings. Il arrivait cependant à

ne pas perdre pied. La fillette était aussi nonchalante que douée. Ce qu'on lui disait l'intéressait, mais une fois qu'elle avait compris, elle n'y pensait plus. Lui, avec une patience de tâcheron, il se forgeait une culture plus solide, plus approfondie, qui lui permettrait, dans un jour plutôt lointain, de briller autant sinon plus que les gens d'esprit.

"Comme les terres inconnues de ce monde nouveau qui produit tant d'or dont nous ne voyons guères, les vocables se présentent à nos yeux tels des paysages divers, à tout leurs forêts, leurs fleuves et montagnes. On voudrait tout embrasser, on ne peut rien étreindre. Dans cet univers, chacun se fait sa terre à soi. A la guise des manants qui mettent un mur entre leur foyer et l'exquise horreur de l'univers, nous nous couvrons de mots, car il n'est plus rien entre le monde et nous, même pas la chaleur du giron. Nous y gagnons la douceur du commerce existant entre qui partage la même pitance. A tant se voir, deux ou trois phrases suffisent, on n'a plus froid. Nous y gagnons plus encore la superbe pour ces vastes bâtiments dont peut faire montre icelui qui a beaucoup appris. Sa suffisance lui compose de belles et plaines allées, des hôtels somptueux, de vastes domaines. Nos paroles se présentent à nos yeux comme ces immenses armées. Mais tu peux bavasser, conférer, dispenser tes beaux arguments, pauvre badin, la pluie te mouillera, tu aimeras une femme qu'un autre mignottera, tu connaîtras la faim, et la soif, et la maladie, et la mort. Ils croient pousser plus outre leur domaine, et ne font que l'appetisser, car chacun mot est fait pour en détacher quelque partie. L'arpenteur ne voit que ses bornes. Qui commence d'apprendre, ce sont merveilles. Qui se mêle de comprendre, il ne voit plus qu'un vaste magasin plein de grandes et petites boîtes enfermant elles-mêmes des boîtes plus petites. Ne reste plus qu'à fermer le magasin."

Dans la cohue des grandes cités, Philippe Maucourt n'eût jamais trouvé pareils élèves. Parfois, devant la réussite de ces deux enfants si différents, il finissait par concevoir une flatteuse opinion de lui-même.

Trois ans de ce régime, sans rien pour les distraire, le précepteur pouvait être fier de ses disciples qui lisaient le grec et le latin, maîtrisaient le calcul, avaient des notions d'astronomie, d'astrologie, de botanique et d'anatomie, se faisaient une idée aussi approximative que les autres du monde connu, et possédaient un fonds d'histoires exemplaires et curieuses.

Les enfants aimaient à se promener au bord d'un petit ruisseau en devisant comme de vrais savants. Une fois, Marion qui s'était assise sur l'herbe rangeait des cailloux par séries de dix.

– Pourquoi ne pas les ranger par douze, treize ou quatorze ? demanda-elle à Pierre-Alcide.

– C'est toi qui les range. Aucuns les rangent par vingt, et disent quatre-vingts, six-vingts...

– Mais je mets dix, puis cent, puis mille...

– Comme tout le monde.

– Dès que je ne poursuis pas outre dix, et commence un autre rang, *alea jacta est*. C'est écrit. Si tu dis chien, animal, être, chose, tout est dit. La machine est là, toute prête, avec les chiens qui ne sont ni liens, ni riens. Du son au vocable, c'est une grande tapisserie où chaque chose a sa place, le son, le vocable et les phrases qu'ils nous laissent prononcer.

– Je n'entends rien.

– Une araignée peut-elle avoir douze pattes ?

– Pas plus de huit.

– Si nous avons cinquante guises de nommer un chien, nous ne parlerions pas comme nous faisons.

Le gamin reste silencieux. Il boude chaque fois que quelque chose lui échappe.

"Notre raison n'est que pèlerinage. Je sais bien que Saintes est avant Bayonne, et Burgos avant Saint-Jacques. On établit des étapes le long des routes, où le voyageur aime à s'arrêter. Ne pouvant embrasser du regard le chemin de Saint-Jacques, je compte les jours. L'église aura son marché, le marché ses échoppes et ses banquiers, la ville entour et la campagne, et d'autres routes par où viendront viandes et richesses. Ne peut y avoir mot nouveau, sans que le tout se renouvelle et se transforme. "

Chaque fois qu'ils confiaient à Philippe Maucourt quelques-unes de leurs divagations, celui-ci préférait répondre par des généralités. Qu'ils se contentent de lire et d'apprendre. Il y avait bien des choses qu'ils ignoraient et que d'autres savaient. A quoi bon se préoccuper de ce que personne ne comprenait ? Le mercier doit remplir sa besace avant que de partir. On avait acheté des coffres pour serrer les ouvrages achetés par l'oncle sur les indications du précepteur dont la tâche se bornait maintenant à discuter avec les enfants sur

ce qu'ils avaient lu et cru comprendre. Une sorte d'orgueil le poussait à multiplier les efforts pour dominer encore ses disciples.

Tout en meublant leur crâne de connaissances qui n'étaient pas de leur âge, Pierre-Alcide et Marion avaient gardé leurs habitudes infantiles, c'est assavoir se donner des coups de pied sous la table, se faire des grimaces, des crocs-en-jambe en toute occasion, s'effrayer l'un l'autre en surgissant brusquement de derrière un arbre, se gourmer comme des goujats, se poutonner pour des riens, courir derrière les poules, imiter le cri du coq, les grognements des cochons, voir qui se mettrait le plus de noisettes dans la bouche, se bombarder à coups de châtaignes dont les bogues laissaient des traces rouges, se flageller avec des orties, faire des questions à ceux qui travaillaient.

Le meilleur moment, c'était la cérémonie du coffre. Ils s'appliquaient à reproduire la scène originelle. Mais Pierre-Alcide ne pleure plus. Il se laisse aller dans les bras de Marion qui le console ou fait mine. Le haut de son corps pèse sur les cuisses de la fillette assise. Cela se passe en général vers la fin de l'après-midi, sauf quand elle est très fâchée. Il s'immobilise pour mieux sentir l'odeur surie, un mélange de sueur et de fleur moisie, qui se dégage de l'entrecuisse, et la tiédeur ineffable qui traverse la jupe. Derrière le tissu rêche, il devine une peau bien plus douce.

Cependant, Pierre-Alcide continue de grandir, Marion se transforme en jeune fille. Ils grimpent aux arbres, se cachent des heures dans les herbes pour surprendre un échassier, un écureuil, et lorsqu'ils se battent, c'est pour se mieux connaître. Toutefois, s'il arrive que la main de Pierre-Alcide s'égare en des endroits trop précis, Marion le menace de mettre fin à la petite cérémonie vespérale. Elle ne veut être touchée que par accident. L'adolescent s'arrête net. Il y tient, à l'intermède du coffre ! La cuisse de Marion se fait plus moelleuse. Il sent mieux sa poitrine, tout contre lui. La jeune fille s'amuse à mécaniser ce grand dadais qu'elle cajole comme un bébé. Jamais elle ne s'est interrogée sur l'excitation légère qu'elle se procure ainsi, sans courir de grands risques.

Elle est plus réservée avec un berger de dix-huit ans qui mène paître ses moutons. Il a nom Etienne. Bien qu'il s'engonce dans d'épais vêtements de peau, il marche comme un cadet que l'on vient de présenter à quelque cour royale. Il ne parle guère, maintenant une sorte de distance entre le monde et lui. Pas la moindre trace de morgue, pourtant. Il aide volontiers les autres, et tâche de rire de temps en temps. Marion est captivée par le beau ténébreux. Elle n'est pas la seule. Elle s'arrange comme d'autres

pour se trouver sur son chemin, histoire d'échanger avec lui quelques mots en riant. Il répond en riant, et passe avec ses bêtes. Au début, Pierre-Alcide n'ose montrer à quel point ces courts marivaudages l'exaspèrent. Mais lorsque Marion prétend aller écouter le berger qui joue du flûtiau des heures entières, Pierre-Alcide perd toute retenue allant jusqu'à évoquer les sentiments qu'il éprouve lui-même pour elle.

– Une fille de ma condition se marie avec des bergers quand elle en trouve, dit-elle en riant.

Et elle le plante là.

Il est descendu à la rivière, il y a trempé les mains longtemps, s'est poissé à la vase du fond, roulé dans l'herbe, il a cogné l'écorce des arbres à s'en écorcher les phalanges, grimpé sur les plus hautes branches au risque de se rompre le col. Pour finir, il a pris la décision de ne pas avaler une bouchée tant que Marion ne manifesterait pas pour lui une préférence nette.

Il l'a enfin retrouvée le soir, comme si de rien n'était, pour la cérémonie habituelle. Aucun reproche, aucune question. La jeune fille n'a rien dit non plus, mais il semble à Pierre-Alcide que les effusions sont plus mécaniques. Pourtant, ne voulant pas réveiller la méfiance du jeune homme, elle le serre à l'étouffer, se laisse aller plus qu'à l'ordinaire. Comme tout cela semble contraint, se dit-il, alors qu'elle l'enveloppe littéralement de ses bras et de ses seins. Il est vrai qu'à présent elle ne ressent plus rien du tout.

A table, pendant que l'oncle devise avec Marion qui s'est assise près de la cheminée, en compagnie de Ménine et de Marguerite, Pierre-Alcide se contente de repousser les plats, discrètement, et montre le visage le plus paisible qui soit.

– Vous faites le carême hors de saison, mon neveu. Si ce n'est piété, faudra vous saigner, puisque c'est la mode des médecins que d'affaiblir encore leurs patients.

– Je ne suis pas malade, mon oncle.

– Vous l'êtes, qui vous détournez de si bonnes viandes. Le jeûne est une chose excellente en soi, mais dont il ne faut point trop user. Il fait les membres agiles, et l'entendement moins embrouillé. Quand vous y verrez plus clair, vous saurez qu'il faut vous sustenter.

Le lendemain, l'oncle ne fait aucune allusion au jeûne de son neveu. Marion n'a pu obtenir aucun éclaircissement. La comédie du coffre n'a pas favorisé les épanchements. Elle ne peut le laisser continuer ainsi. Et pourtant...

La main rugueuse d'Etienne sur son visage. Il garde les distances. Le vent qui s'est mis à souffler plus fort ne déplace même pas sa tignasse noire, ni la grosse peau de mouton. La colline entière semble bouleversée, jusqu'aux bêtes qui s'agitent. Lui seul reste immobile, il la regarde. Tout à coup, elle se met à rire, un peu gênée.

– Tu ne vas pas me tenir la tête jusqu'à la nuit.

– J'aimerais bien. On ne regarde jamais assez.

Il laisse retomber doucement la main, sans la quitter des yeux, il prend son flûteau sur l'herbe et se met à jouer. Le soleil descend lentement, faisant tourner les ombres.

Marion ne penserait plus à Pierre-Alcide s'il n'eût pris soin de l'inquiéter.

Avec le précepteur, l'adolescent se montre disert, et développe ses arguments comme si la seule chose qui comptât, c'était la discussion. Il était question aujourd'hui d'un extrait de la Vulgate que Pierre-Alcide entendait traduire à sa façon.

A midi, il déjeune d'un grand verre d'eau pendant que Marion mastique ostensiblement des charcutailles. Il se sent léger, insouciant, comme s'il naviguait à côté de sa carcasse.

Marion finit par l'entraîner dehors. Ils marchent une bonne demi-heure, avant de s'arrêter dans une clairière. Ils s'installent sur l'herbe.

– Faut me dire ce que tu veux.

– Je ne veux rien, Marion.

– Cela ne peut durer. Parle.

– Je fais ce que je veux, tu fais ce que tu veux, chacun dort sous sa couette.

– Belle défuite ! La cause n'est pas bonne que l'on n'ose plaider. Tes raisons se déferont-elles sitôt dites ? Souffres-tu de tant blâmables affections que tu ne m'oses affronter ?

Devant ce flot de paroles, Pierre-Alcide éprouve quelque peine à rester impassible. Marion le secoue, il la prend à l'épaule et se met à pleurer. Cela fait si longtemps qu'elle ne l'a vu dans cet état... Aussi émue que la petite fille de naguère, elle l'attire contre son buste.

– Je t'aime tant, Marion...

Elle lui caresse doucement le dos, et lui de même. Sans le vouloir vraiment, ils sont en train de découvrir les vertus aphrodisiaques des gros chagrins. Pierre-Alcide s'attarde en balbutiant sur sa poitrine qu'il manipule avec une ferveur contagieuse. Elle se met, elle aussi à le caresser, à l'embrasser à pleine bouche, si bien qu'en peu de temps ils se retrouvent en train de conclure dans le décor

classique. Ils se sont tellement échauffés à s'entreconsoler que, malgré la hâte qu'il met à s'épancher, et le fait qu'elle se livre pour la première fois à ce type d'activités, leur plaisir à tous deux est extrême.

A la fin, Pierre-Alcide abandonne sa proie pour se rajuster. Il éprouve presque le besoin de faire des galipettes. Ce n'est pas le cas de Marion qui vient de penser au berger. Elle se recroqueville sur elle-même et fond en larmes. Avec un admirable goût de l'à-propos, le garçon lui exprime sa satisfaction. C'est le grand amour pour sûr. Plus il parle, plus elle pleure. Ce n'est rien, dit-il, ils resteront ensemble. Une aventure pareille, cela ne pouvait arriver qu'à eux. Elle ne sait dire que non, qu'elle ne voulait pas.

C'est ainsi qu'il la ramène, très protecteur, en plein milieu de l'après-midi, tandis qu'elle répète que non, qu'elle ne voulait pas. Elle a failli s'évanouir lorsque lui est parvenue, portée par le vent, la musique du flûtiau. Pierre-Alcide se sent maintenant une faim dévorante, et attend le souper avec impatience.

Pour tenter son neveu, l'oncle a fait préparer deux beaux chapons. Il ne fait aucune remarque lorsqu'il le voit se précipiter sur la volaille. Il est d'ailleurs assez gourmand lui-même pour ne pas se laisser distraire en d'inutiles conversations. Les bêtes liquidées, il fait crisser la jonchée sous sa botte.

– Mon neveu, vous êtes un sage. L'appétit devient un plaisir quand on le sait faire attendre.

Le bonhomme s'étire, rêve un peu, les yeux dans le vague, avant de poursuivre :

– Je ne sais ce qu'il vous est advenu. Je ne veux ni vous donner le soin de me trouver une belle invention, ni souffrir l'ennui de vous l'entendre conter. M'est avis toutefois que telle faim ne nous vient que lorsqu'on a bien tourmenté son prochain.

Marion est toute pâle sur son banc.

A partir de ce jour-là, Pierre-Alcide met une certaine âpreté à jouir de ses appas. Elle commence à se faire à ce constant dévergondage qui la maintient dans un état d'exaltation douce-amère. Elle n'a pas oublié son berger, mais elle n'ose plus aller le voir. Sans se préoccuper de ses états d'âme, le jeune homme se hâte de profiter de l'aubaine tant qu'il peut. Il sait bien que, sans la comédie qu'il a jouée, jamais il ne serait arrivé à ses fins. Ce sont de longues promenades l'après-midi, avec de brusques fringales érotiques dans les champs, près du ruisseau, contre les grands arbres, au bord d'un labour. Ils en reviennent vidés, mais point rassasiés.

Au bout de quinze jours, elle se décide et va voir le berger. Comment lui dire que tout est terminé avant même d'avoir commencé ?

– C'est bientôt l'automne, Marion. Voilà deux semaines que je ne t'ai vue.

– Si tu savais, Etienne...

Il prend son flûteau, s'assied et se met à jouer. C'est un chant plutôt lent, fait pour ramener la paix, rien de triste. Il s'arrête pour lui caresser les cheveux.

– Je sais, Marion, c'est notre petit maître. Ne pleure pas. Quand ce sera fini, je serai là.

Elle se précipite sur lui pour l'étreindre.

– Quand ce sera fini, Marion...

Il se remet à jouer. Elle reste un bon moment à l'écouter. On entend la voix de Pierre-Alcide qui appelle.

"Les gestes, comme les formes du corps, portent leurs messages qui ne sont ni l'objet de nos actes, ni l'espace qui enclôt nos personnes. Ains y a-t-il un effet second lequel dessine les figures de notre destin. Si font les mots et les discours. Ne sont que le témoignage de tout ce que nous ne disons pas. Témoignage tant friable pour ce que chacune parole prend sa place dans le commun bâtiment que nous ne connaissons. L'ordonnance du bâtiment jette son ombre sur le discours et le transforme, et nous. Si que parlons comme un joueur d'échecs déplace les pièces lorsqu'il en est aux commencements. Voilà que son roi se trouve menacé sans qu'il ait vu comment."

Il n'était pas étonnant qu'à force de subir les assauts de Pierre-Alcide, Marion se retrouvât grosse. Marguerite la traita de malheureuse, Ménine s'affolait. Pour un peu, elles l'auraient frappée, enfermée. L'oncle intervint.

– On punit trop d'innocents dans notre siècle. Ce n'est pas raison de reprocher à la victime l'impertinence des coupables. Mon neveu fera ce qu'il devra. Paix !

Marion voyait disparaître son berger dans on ne sait quel brouillard. Un jour, Etienne dit à la jeune fille qui venait lui faire ses adieux :

– Enfant ou pas, si notre Seigneur veut nous voir ensemble, cela sera.

– Je le veux.

Ils allèrent trouver l'oncle. Ils le cherchèrent longtemps. Le maître de Golves était attablé avec ses laboureurs. Dès qu'il les vit arriver bouleversés, il se leva pour les entraîner à l'ombre d'un châtaignier. Il les rassura.

Pierre-Alcide errait dans les collines, à la recherche de la jeune fille, braillant comme un veau. L'oncle surgit devant lui.

– Il ne faut plus approcher Marion, mon neveu. Dans l'état où la voici, le berger l'épousera.

L'adolescent voulut fuir, la poigne du grison l'arrêta.

– Elle continuera de suivre les leçons de Philippe. Vous lui ferez bonne chère. Toutes les garces qu'on séduit ne sont pas pour nous. Vous avez couché avec Marion pour qu'elle ne couchât pas avec le berger, et le berger élèvera votre enfant. J'y pourvoirai de même. Vaut mieux que vous n'y prétendiez aucune part.

L'oncle se détend.

– Triste fortune que la nôtre, mon neveu. Nos sentiments nous égarent en des voies qui nous doivent rester étrangères.

Après avoir cru mourir de chagrin, Pierre-Alcide fut surpris de se faire à cette nouvelle situation. Bien sûr, il enrageait de ne pouvoir prendre Marion dans ses bras, mais celle-ci prenait de plus en plus de volume. L'épanouissement des traits de l'aimée, le gonflement de son buste, et les quelques nausées qui la saisissaient aux moments les plus incongrus, avaient beaucoup fait pour le guérir de son mal d'amour. Savoir se résigner à l'inévitable est une vertu stoïcienne. Le jeune homme se prenait pour un vrai philosophe.

A la fin du printemps, c'était entre Pierre-Alcide et Marion comme si rien ne s'était passé. Ils faisaient enrager Philippe comme avant. Marion était heureuse avec le berger.

L'accouchement se passa bien. L'oncle cherchait à reconnaître dans l'être larvaire qui lui fut présenté les traits de la femme qu'il n'avait pu oublier. La jeune mère n'eut aucun mal à rejoindre la ferme qu'on leur avait donnée. Le surlendemain elle avait la fièvre. Pierre-Alcide alla chercher le seul médecin de Gassac. Il s'arrêta à peine dans la chambre de Marion qui délirait, méconnaissable. Les cheveux lui collaient au visage comme des toiles d'araignée. Les yeux fermés, elle protestait contre l'injustice de son sort. Il était question en vrac de la tunique de Nessus, du flûtiau, du berger, des moutons, d'Orphée, d'une flèche que l'on croit inoffensive dans son carquois mais finit toujours par atteindre sa cible. Le berger n'y comprenait rien. Il la berçait, lui essuyait le visage, lui parlait

doucement. Pierre-Alcide balbutia quelques excuses avant de s'enfuir.

Le lendemain à l'aube, le jeune homme n'avait pas dormi et ne s'était pas déshabillé rêvait, assis sur son coffre. L'oncle allait partir. Au moment où il posait la main sur l'épaule de son neveu, le berger entra, en brandissant un superbe coutelas. Il leva la tête, aperçut Pierre-Alcide, et se précipita dans l'escalier qu'il monta si vite que personne ne put réagir. Au moment où il allait atteindre le jeune homme, l'oncle le prit à bras-le-corps et le jeta par dessus la balustrade, sur la table dressée en bas. La table cassa net. Le berger ne bougeait plus. L'oncle descendit les marches tranquillement pour aller constater sa mort.

– Je crois, mon neveu, que Marion n'est plus, dit-il avant de sortir.

Il revint une demi-heure après, tenant dans ses bras l'enfant qu'il tendit à Ménine.

– Il convient maintenant, mon neveu, que vous appreniez le monde. Vous partirez étudier à l'Université de Bordeaux. Je ne pense pas que cela vous sera difficile. Mais il vous faudra aussi changer vos humeurs. Il y a dans votre personne un mélange de sentiments et d'amour propre. Vous ne pourrez vous passer d'adoucir vos malheurs supposés en pleurant sur le sort de vos victimes. Vous n'êtes pas un méchant homme. Tâchez à ne le point devenir.

Deux drames, la bénédiction qui accompagne ceux qui partent pour la vaste vie, Pierre-Alcide est triste, mais il sent qu'il devient un homme.

L'oncle ne le voit déjà plus. Il ne peut détacher les yeux de son petit-neveu qu'on a prénommé Marion, comme sa mère.

*

DEUXIÈME PARTIE

LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES

"Les années qui précédèrent mon âge virile me deviennent d'autant présentes que je m'en éloigne. Quant est de la centrale partie de ma vie, elle s'évanouit. Mes filles rôdent dans la salle, ma femme veille sur le domaine, les notables que j'ai connus lorsque j'en étais moi-même un me viennent voir quand d'aventure ils passent par auprès. Un autre siècle commence dans un pays ravagé par les reîtres et les nouvelletés, apaisé par une convention qui donne aux combattants quelque repos sans les accorder. Mes hôtes me parlent : ils jasant des émotions qui ensanglantent les villes, de la peste qui les dépeuple, ils me disent leur contentement d'avoir survécu tant de désastres pour arriver jusque chez moi, aussi vains qu'ils l'étaient et que je suis. La tête farcie d'innombrables dates et cérémonies, ils tiennent le livre de leurs actes et de leurs ressentiments. Ils en arrêtent les témoins pour mieux en conforter la souvenance. Je n'y saurais faillir. Par là gagné-je bonne renommée. Tout discours trouve une oreille que ne peuvent trouver les sentiments. Les autres sont notre mémoire. Je ne parle guère, je passe. Ainsi comme ainsi, je laisse ma trace et mes silences. On en fait ce qu'on veut, ce n'est plus du mien. J'ai desseigné ma face publique, c'est la seule qui restera. Ecriture toute humaine. Un mariage, deux filles vives, d'autres disparues, une chaise pour le parlement, mon ombre sur les routes de la grand'peste, une tour pour notre église, une aile à notre demeure pour l'étude et mes livres, qui la joint aux bâtiments annexes.

"Une nuée de corneilles s'est abattue sur la prairie. L'homme a borné son champ mais n'en peut chasser les oiseaux. Savons-nous combien nos pensers sont habités ? J'ai vécu pour la montre. Si n'ai point cessé d'observer les oiseaux qui dorment sous le couvert de nos discours. Nous formons nos discours les plus ordonnés à seule fin de faire entendre à droit le cri de ces oiseaux noirs. Ces discrédances m'amusaient lors que je les connaissais pour la première fois. Ores ne vois plus qu'elles et l'on m'envie ce nonchaloir qui me distrait de la surface des propos pour n'en saisir que la chair."

Quand le jeune Pierre-Alcide était revenu de Bordeaux, c'était pour remplacer l'oncle à la tête du domaine. Le grison était mort discrètement pendant l'absence de son neveu. Parmi ses affaires, un livre de raison qui ne contenait que des précisions d'ordre économique, et des renseignements laconiques sur les grands événements de la maison, morts, naissances, sans que le décès de sa belle-sœur et de son frère tienne plus de place que celui d'un simple métayer. Une singulière épidémie avait affecté l'entourage du jeune homme : Marguerite et Ménine étaient mortes peu de temps après son départ, Jeanne était partie avec un mercier, Catherine s'était noyée, Blanche avait été assommée par un vagabond qui la trouvait assez à son goût pour la laisser morte au bord d'un champ. L'oncle avait marqué d'une croix ces noms-là et eux seuls. Lorsqu'il avait senti qu'il ne serait plus en état de continuer ce journal, il avait écrit son propre nom, accompagné de l'inévitable croix, et ajouté cette note sibylline : "Lorsqu'il n'y eut crime, les témoins disparaissent."

Pierre-Alcide vit de nouveaux visages autour de la table et de la cheminée, ainsi que le petit Marion qu'il regarda à peine. Il retrouva le coffre avec une certaine émotion. Mais il constata que toute la magie semblait s'être envolée. Il feuilleta le livre de raison qui lui donnait une image bien neutre de ce grand mélancolique dont il redoutait l'ironie. Un autre coffre, dans la chambre de son oncle, contenait des souvenirs que le grison n'avait pu se résoudre à jeter : une table pliante, des couleurs séchées, des chiffons, des pinces. Le jeune homme se laisse aller. Il suffisait d'un peu de poussière sur des objets qui n'avaient plus servi depuis un quart de siècle. Il revoit Ménine et l'oncle, sa mère et la petite Marion, un univers à tant de lieues de celui qu'il s'est construit dans la bibliothèque des Universités...

Il avait mis, pendant ses études, une certaine nonchalance à se débaucher en compagnie d'autres étudiants, avec des servantes dont on pince les fesses en buvant sec. Beaucoup de menus plaisirs, sans grande émotion, comme il convient à un vrai philosophe.

"J'ai eu mon partage des soins de mon siècle. Ainsi me parlait-il par force de ruines et de deuils, de disputes et de morts. La peste m'eût touché jusque dans ma demeure. Aussi n'ai-je rien changé de mes coutumes. Les autres se mussaient, je me produisais saintement pour conforter mon prochain. Les plus reprochables gagnent de la sorte un grand renom. Vaguant d'une maison à

l'autre, moyennant à tous mêmes consolations, je regardais mourir les gens écartelés sur leurs loudiers. J'accoutumais cet abandon que je n'avais pu souffrir quand Marion mourut, le dernier abandon de la chair vive avant le trépas, le dernier frémissement d'un corps qui ne se connaît plus. Ces gisants me parlaient leur langage qui est celui de l'amour, cette subtile frontière entre le sentiment et l'oubli. La peste les frappait à coup comme la manie de la saison qui remplissait les arbres de pendus, les carrefours de têtes coupées et de cadavres démembrés, le trône de morts illustres, et les places de corps déchirés à quartiers. La colère de Dieu m'ensauva de celle des hommes. Je suis le seul jurat de Bordeaux de qui l'on n'eût oncques requis le moindre sentiment sur les choses de la religion. J'avais survécu, il m'était permis de ne plus penser. Je pouvais lors cogiter à ma poste. Mes folies me tenaient lieu de piété. On me plaça au-dessus de ces sanglantes controverses. On me conta les malheurs du Royaume, je donnais mes avis sur l'économie de la Cité. Je voyais passer les tonneaux à l'embarcadère, les ballots de pastel, et la foule dans les rues. Nulle émotion populaire ne m'arrêtait. On ne frappe point l'insensé. Les passions publiques ne m'ont jamais troublé. Rien de ce qui est commun ne me touche, sinon la parole. J'ai trop à faire avec mes chagrins privés, les seuls qui vaillent, et mes chagrins privés prennent racine dans la nuit de mon enfance. La graine a porté l'arbre, lequel ne sait plus que pousser les feuilles vers le soleil pour en mieux boire la lumière. Mais il ne peut goûter l'impalpable lumière que pource qu'il s'appuie sur une terre bien noire."

Tout seul dans son domaine, Pierre-Alcide vivait au jour le jour en s'en désintéressant. Les tâches s'accomplissaient comme du temps de son oncle bien qu'il ne connût guère les métayers. Il n'éprouvait aucun désir de participer aux travaux saisonniers, et n'avait pas l'énergie nécessaire pour repartir à Bordeaux parfaire sa formation. Perdu dans ses méditations abstraites, il vivait dans un monde de bruits d'odeurs et d'images qu'il organisait en systèmes plus ou moins cohérents. Il était capable de regarder un arbre une heure durant, l'idée ne lui serait jamais venue de le tailler. Il prenait quand même le temps de respirer le parfum d'une prairie sous le soleil, de palper un fruit avant de le déguster lentement, il aimait la fraîcheur des sous-bois, la rugosité des troncs, et lorsqu'il avait plu, il allait par les champs se crotter voluptueusement les bottes.

Il ne savait pas qu'avant de mourir, son oncle avait laissé quelques recommandations à l'un de ses fermiers qu'il avait pris pour

l'assister, ce qui lui permettait de se consacrer au petit Marion avec qui il passait le plus clair de ses journées, parlant d'abondance, plus qu'il ne l'avait fait jadis avec son neveu. Il racontait les villes d'Italie, quand il vagabondait d'atelier en atelier, avant de se fixer à la mort de son frère. Il évoquait les débuts du domaine, un corps de bâtiment acquis par un trisaïeul qui sut passer de la condition de fermier à celle de propriétaire, la famille qui essaime et produit de petits marchands plaçant tous leurs gains dans l'accroissement du domaine. Ils disparaissent presque tous, emportés par une épidémie, une émotion populaire, le brigandage d'un routier. Qu'un aïeul se fasse remarquer en offrant ses services et de l'argent à la Couronne, les Golves se transforment en de Golves apparaissant parfois dans une petite cour. Mais la famille préfère maintenant se replier sur elle-même. Elle entretient des liens privilégiés avec la petite ville de Gassac, et se déplace fort peu. Elle préfère gérer ses terres que s'exposer aux hasards du commerce qui l'ont jadis enrichie. Le petit Marion semble plus captivé que ne le serait son neveu qui ne manifeste aucune disposition pour continuer son œuvre. Peu lui importe à l'oncle de mourir, mais il a pris l'habitude de laisser derrière lui des comptes en ordre.

Il a convoqué le fermier devenu intendant. Il ne faut pas se faire d'illusions : l'héritier est un rêveur, languissant dans cette vallée de larmes comme s'il se trouvait encore au paradis terrestre. On ne peut compter sur lui pour gagner son pain à la sueur de son front. Quoi qu'il arrive, Pierre-Alcide mourra innocent, l'estomac gavé du fruit divin de la connaissance qui ne lui aura servi de rien. Il faut assurer la gestion du domaine, jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un pour y pourvoir. Il existe bien des familles qui n'ont pu réussir à placer leurs filles. Si l'on pouvait en trouver une qui acceptât de s'enfermer avec un doux poète en se chargeant de prendre les décisions nécessaires...

L'intendant s'est affolé. Comment faire pour débusquer une épouse et la présenter à l'élue ?

– Il suffit d'en parler à Gassac. Nous avons les terres. Tu parleras aux familiers qui en parleront aux maîtres qui sauront ce qu'ils ont à faire. Mon pauvre neveu bouge si peu qu'il croira avoir choisi ce qu'on lui présentera.

Tandis que l'intendant lance ses lignes au hasard dans les marchés, Pierre-Alcide se livre aux plaisirs de la flânerie. C'est ainsi qu'il tombe un jour sur une petite paysanne qui s'est foulé la cheville en ramassant des fagots. Quand il se penche pour la prendre dans ses bras, elle a un peu peur, mais il la soulève de terre

sans rien dire, lui demandant juste où elle veut aller. Ensuite, il ne l'écoute plus et la regarde à peine. Elle ne lui pèse guère, on dirait qu'il ne fait que poursuivre sa promenade. Favorablement impressionnée par une telle robustesse sous une apparence plutôt frêle, elle appuie sa tête contre l'épaule du jeune homme. Consentira-t-il à baisser les yeux ? Vaut mieux pas. Pour la première fois depuis longtemps, il respire largement, l'effort lui fait du bien. Il sent contre son ventre la hanche de la gamine, il imagine la rondeur du bassin. Pourtant le torse est mince, comme pour mettre en valeur de petits seins pomme de pigeon placés haut. La douleur lui fait la peau un peu moite, elle sent bon le foin. Et qu'est-ce qui l'empêche de lui mordiller le cou, de glisser la main sous le tissu pour lui agacer les seins, de la violer à même le sol ? Pierre-Alcide flotte entre l'attendrissement pour la pauvrete, et l'excitation. La petite ne se rend compte de rien et continue de babiller. Il l'a frôlée un jour, dit-elle, sans s'en apercevoir.

Il entre tranquillement dans la ferme. On s'empresse autour de lui, on lui arrache la petite, ça glapit dans tous les coins, gens et poules. Il hausse les épaules et s'en va.

Il marche longtemps, puis se couche au milieu de la prairie. Tout au fond, l'on sonne les nones. C'est l'heure des angoisses métaphysiques pour ceux qui n'ont rien à faire. Il monte à un grand arbre. Puis il se laisse tomber de branche en branche jusqu'au sol. Il a du mal à ralentir cette chute par paliers. Tant pis. Il faut mériter le droit d'entreprendre. Il arrive en bas les mains en sang. Aucune émotion.

Cependant, le bruit s'est répandu qu'il existe un parti raisonnablement intéressant pour jeune fille non pourvue, aimant la paix aux champs, point trop ambitieuse. Cela ne soulève pas l'enthousiasme général. Ne restent sur les rangs que les meilleures aubaines, les filles douces, modestes, un peu maternelles, prêtes à tout prendre en charge, y compris leur époux.

C'est ainsi que Pierre-Alcide a été invité au domaine de Gerly, à six lieues de la terre de Golves, afin de s'entretenir avec le seigneur de l'endroit sur d'éventuels échanges de produits entre les deux maisons.

L'intendant a dû manœuvrer habilement pour vaincre son apathie. Une fois parti, Pierre-Alcide n'est pas mécontent de bouger un peu. Les discussions avec le seigneur de Gerly se prolongent d'autant plus qu'on en profite pour visiter les champs. Le printemps finissant offre aux promeneurs un paysage épais ; de la sève à ne savoir qu'en faire, des prairies moelleuses, des bois

plongés dans un rêve d'abysses. Les vergers éclatent à plein bouquets sous le nez des passants. Cela fouette le sang tout en alanguissant les corps. Un mélange de quiétude et de violence, préparant les personnes sensibles aux joies délicates de la fornication. Une table est dressée devant la maison, sous un noyer. Au milieu d'autres personnes vêtues d'étoffes plutôt sombres, se tient une jeune fille mince, blonde, vêtue de bleu et de blanc. Pierre-Alcide ne regarde qu'elle sans que l'assistance semble y prendre garde. On invite le bon jeune homme à passer la nuit au manoir. Le lendemain matin, au moment de partir, il cherche en vain des yeux la jeune fille.

Il ne peut s'empêcher, sur le chemin du retour, de remâcher sa déception. Tout près du manoir de Golves, il croise sa petite paysanne qui rôdait là, comme par hasard. Elle fait mine de s'éloigner, il descend de cheval en souriant.

– Je ne suis pas un ogre. J'offre mon bras aux filles quand le pied leur manque.

Elle reste immobile.

– Sieds-toi.

Il s'installe sur l'herbe et continue de parler sans la regarder.

– Il m'a fallu parler de goretts avec le sire de Gerly qui en veut à nos cochons, et il ne me souvient plus de ce qu'il m'a dit, ni de ce que je lui ai dit. Mais j'ai vu sa fille à qui je n'ai rien dit pour ce que j'étais trop vergoigneux. Que vais-je donc pouvoir conter à ce bon Edmond ?

La petite est au courant, comme presque tout le monde, des démarches de l'intendant. On en plaisante volontiers. Elle s'est assise à son tour. Elle pourra répéter les confidences du jeune homme à toute la contrée. Il continue :

– Le sire de Gerly trouvera des cochons où il voudra, chez moi ou chez un autre. Mais on ne trouve pas des filles aussi aisément que des cochons.

– Edmond vous renverra chez le sire de Gerly. Vous arrangerez sur les cochons.

Pierre-Alcide la regarde enfin, se demandant s'il n'y a pas là quelque raillerie. Elle semble sérieuse, mais ses yeux brillent. Les pommettes et la base de son nez sont couvertes de taches de rousseur. Elle a un visage plutôt long et pointu, un grand front, des yeux presque bridés, des yeux bruns tout ce qu'il y a de plus banal, mais l'iris, à l'œil droit, semble parsemé de petits brins de paille. Cette particularité retient l'attention du jeune homme. Il se

rapproche un peu. Son visage touche presque celui de la fille. Elle rit, un peu gênée.

– Tais-toi.

– Qu'y a-t-il ?

Il ne répond rien. Il considère la paille de l'iris, les taches de rousseur, les sourcils avec un tel sérieux qu'elle éclate de rire à nouveau. Il se penche alors et lui donne un baiser sur la bouche. Ce premier baiser à quelqu'un qui s'esclaffe est loin de procurer la satisfaction érotique attendue. Il n'y a rien à espérer d'un composé de lèvres hilares, de gencives humides et d'une dentition largement découverte. A peine si elle y prête attention. Encouragé par cette relative indifférence, il la prend dans ses bras pour l'embrasser à nouveau. Au second baiser, elle se calme et le regarde, nullement effrayée. Dans l'enthousiasme des festivités qui suivent les gros travaux saisonniers, elle a connu le plaisir de vives étreintes, à l'écart, avec les brassiers les plus aimables. Non qu'elle soit coureuse. Cela fait partie de la fête. Un piment supplémentaire propre à égayer les réjouissances. Rien à voir avec ce jeune homme qui sourit peu, aime à se vêtir de couleurs sombres, et vagabonde des heures entières sur son cheval. Il a belle allure, celle des gens qui ne regardent guère autour d'eux, perdus dans leurs rêves.

Elle lui rend son baiser, lui trouvant bonne bouche, douce et charnue. Ils restent un bon moment à se becqueter à petits coups. Un autre l'eût déjà troussée pour en venir au fait. Lui, c'est un comtemplatif, un gourmet qui fait durer le plaisir, et ce n'est pas désagréable. Mais il n'ose pas trop poursuivre. On dirait qu'il craint de briser le charme. C'est la première fois qu'il se trouve en face d'une fille qu'il ne connaît point, privé du secours que peut offrir une joyeuse société d'étudiants en goguette. La jeune fille hésite à entreprendre plus précisément un amant bien réservé. Mais cette séance de petits baisers... elle se sent fondre. Elle saisit la tête du garçon entre ses mains et se met à l'embrasser à pleine bouche. C'est plus qu'il n'en faut. Il plonge ses mains sous la chemise et trouve les petits seins qu'il s'est imaginés, tout petits, tout ronds, la pointe durcie, tandis qu'elle s'agrippe à lui. Il fouille sous les jupes en invoquant le Seigneur avec beaucoup de conviction, se met plus à l'aise avant de l'enjamber, et pousse de profonds soupirs lorsqu'il se trouve bien en place. La fillette creuse un peu le ventre en haletant. Il s'imprègne de tous les détails, le talus où il presse la petite, la carnation moite des cuisses, le duvet point trop fourni qui ne tranche guère sur la chair. Il œuvre avec une patience de cheval de labour, et ses mains saisissent à loisir de grandes plages de peau

sur les cuisses et le ventre, sous la chemise, ses doigts épousent les contours de la poitrine, tantôt se promenant sur toute la largeur du torse, s'attardant parfois à mieux faire ressortir la pointe d'un sein. Elle a connu les premières secousses du plaisir sans qu'il interrompît sa besogne. Elle se laisse aller à l'émotion qui la submerge par instants, mais dont l'ampleur diminue insensiblement. Elle attend en fait qu'il ait fini. Il deviendrait presque importun. Il n'en a cure. Il joue avec elle comme un chiot à qui l'on a laissé une balle de chiffons. Lorsqu'il sent enfin une certaine lassitude chez la jeune fille, il panique. Il ne peut pas la laisser comme ça. Il empoigne solidement sa croupe pour mieux s'incruster, les doigts s'égarant dans la raie des fesses et la sensation lui semble si douce qu'il ne se connaît plus. Il se répand par à-coups avec le sourd grognement d'un verrat en train d'engloutir une pleine auge d'épluchures bouillies. Après quoi, il s'arrête, enfin calmé. La petite se dégage lentement, se lève, se rajuste, et considère son romantique amant qui sourit, béat, au soleil, aux petits oiseaux, à elle qui s'en va sans lui adresser la parole. Il ne songe même pas à la suivre.

Il reste là, étendu sur le dos, la tête reposant sur ses mains, les jambes écartées, laissant la douce tiédeur printanière lui réchauffer les génitoires. Le monde est bien fait. Il ferme les yeux et revoit la jeune châtelaine, toute blonde, dans ses vêtements clairs.

"Le Seigneur tout puissant dispose ses créatures à son gré. Je crois que j'ai choisi ma femme, et ne l'ai choisie que pource qu'elle était à six lieues de chez moi, la seule en somme qu'il me fût donné d'élire. Ce n'est que bruit confus que notre Babel à nos pauvres oreilles. Combien faut-il d'instruments discords à des esprits qui n'y sont point accoutumés pour achever la divine sérénade que nul ne peut ouïr ? Pour charmer un homme, suffit d'une épinette, d'une viole, d'une flûte, et sonnent le luth, la bombarde et les cornets, quelques voix d'hommes et de femmes, nous voilà contents de cette musique faite à notre mesure. A entendement supérieur il faut d'autres harmonies, plus subtiles. Les bruits de nature en sont le fond immuable, ruine des monts à grand fracas de roches, crépitation des forêts ardentes, croulement des vagues océanes dessus la grève. Les voix mêlées des bêtes et leur course incessante nous offre une trame plus serrée mais que l'homme ne peut comprendre. Le dernier accent de l'universelle mélodie, c'est la partie des hommes, cette masse innumérable de corps morts et de paroles envolées qui composent notre éternité. Comment savoir si mon propos appuie

celui de Parménide ou de Zénon ? Des siècles m'en séparent qui ne sont rien au regard de notre Créateur. Point ne sais comment le propos du faquin se marie au mien, et le rencontre sur mon chemin. Le secret de nos consciences nous éloigne l'un de l'autre, et pour nous approcher, n'avons que nos mots qui nous séparent. Ils s'envolent bien au-delà de nous dans ce grand vide où se parfait toute création. Il est des vents, des courants voire, qui mèneront Pierre-Alcide de Golves, possédant une terre qu'il tient de tant de cadavres connus et inconnus, par droite hoirie, auprès de Mathilde de Gerly, à seule fin de les faire entrer tous deux dans l'universelle sérénade. Je ne connaissais pas que de telle et sensible affection pût s'accompagner le voluptueux congrès de nos corps. A l'aventure manque-t-il de cette pointe âcre, de ces épices, cette douleur affine aux plus furieuses humeurs d'où nous viennent tant de paniques béatitudes. Mais il faut une pause à la carole, et que l'amour entre dans la contexture la plus simple de nos vies. Il ne faut pas confondre la fête et le cri, angoisse et plaisir, quand même serait l'angoisse délectable. C'est la peur de ne point sentir qui nous fait refuir l'amour la plus quète."

Pierre-Alcide, souhaitant vivement s'unir à la jeune Mathilde, se laissait porter par les événements. C'était à son futur beau-père de s'activer, et à son intendant. On lui ménageait de fausses surprises, des rencontres. La jeune fille était aimable et discrète. Un jour, la main dans la main, ils entreraient dans la même couche, ils s'entrecresseraient tendrement, jusqu'à ce que vienne le moment de prendre vraiment leur plaisir. Ils se souhaiteraient le bonsoir avant de s'endormir dans les bras l'un de l'autre, assoupis au sein du grand sommeil universel. Ils échangeaient des sourires tendres et des propos neutres. Les armoires seraient épaisses, le linge nombreux et la toile solide, la cuisine reluirait de cuivres et d'étains. Images de braises qui s'apaisent la nuit si lentement qu'il suffit d'un souffle pour les ranimer le matin.

Le futur beau-père avait sa façon à lui de se carrer dans le siège le plus confortable pour déguster le vin du domaine. Il contemplait un long moment son verre qu'il serrait bien fort dans ses mains rougeaudes et velues, comme pour le mieux couvrir. Il reniflait ensuite le liquide en fermant les yeux à demi, et il s'accordait une petite gorgée qu'il laissait longtemps reposer dans sa bouche avant de la faire glisser imperceptiblement dans la gorge, puis il se plongeait dans une profonde méditation. Il engloutissait enfin tout le reste, d'un seul coup, et se relevait en s'essuyant la bouche avec le

dos de la main. Le maître des lieux se sentait tout petit, inexpérimenté devant cette assurance. Voilà quelqu'un qui savait exister. Il faut se faire un nid de pierres afin d'établir un rempart entre soi et la méchanceté du monde. L'oncle y a pourvu. Des pierres bien à soi sur une terre bien à soi, des coffres, des meubles, des vaisselles, des étoffes, et des servantes comme autrefois, croupes rebondies, jupons superposés, coiffes. Douce couette et femme tiède. La fumée du rôti se mêle à la vapeur des prairies. Cette imagerie ne laisse aucune place aux cris des nourrissons qui font leurs dents et puent le lait caillé. Ce sera plus tard une douloureuse surprise.

Pour l'instant, la noce s'organise. C'est l'occasion de convier des gens que l'on n'a jamais vus, d'installer de grands tas de mangeaille sur des tables à tréteaux. On compte même sur la présence de ménétriers, pinceurs de cordes et autres farceurs. Rien n'est si doux que de baller après s'être repu. Mathilde savait rire assez pour ne pas se faire remarquer dans la liesse ambiante. Ce n'était pas le cas de Philippe Maucourt. Envinassé jusqu'à la glotte, il passait de groupe en groupe, chantant les vertus d'une pauvre Marion trop tôt disparue. Tout le monde avait entendu parler de cette histoire. On évacua poliment l'ivrogne, lui laissant quelques flacons pour qu'il s'en allât cuver sa peine plus loin.

On avait allumé des feux, organisé des rondes. Pierre-Alcide consentit à lancer des poignards contre des troncs, à grimper aux arbres, à se pendre aux branches basses, à sauter au-dessus du brasier. Mathilde ne le connaissait pas sous cet aspect. Il faut dire que son époux avait horreur de ces compétitions débonnaires. La présence de Mathilde l'avait poussé à se mettre un peu en valeur, mais pas plus qu'il n'était nécessaire.

Là-haut, les chambrières montaient les chandeliers. Peu à peu, les invités quittaient la scène, sauf ceux qui, habitant trop loin, se préoccupaient de trouver une couche. On installait en hâte des paillasses dans la grande salle.

Les dernières semaines, Pierre-Alcide avait été partagé entre les préparatifs de la noce, les visites à sa future femme, et ses errances à travers bois où il lui arrivait de croiser la jeune fermière. Il la saluait, elle baissait la tête et pressait le pas. Il n'insistait point, mais se sentait déçu. Il avait des fourmis dans les doigts et devenait carrément indécent en contemplant la taille de la douce enfant. Il se permit un jour de descendre de son cheval pour l'arrêter, et lui annoncer qu'il n'en pouvait plus, qu'il fallait s'aimer là, tout de suite, ou mourir. Ce disant, il la serrait de près et tentait de

l'embrasser. Elle se défendait avec l'énergie que peut donner une juste indignation, sans essayer pourtant de le meurtrir assez efficacement pour arriver à se dégager. A ce jeu, elle s'échauffait et finissait par se laisser faire, un peu furieuse de constater que cela commençait à l'émouvoir. La perspective de se faire trousser la contrariait de moins en moins, et le fait que cela puisse durer aussi longtemps que la fois précédente ne faisait que l'exciter un peu plus, parce que cette fois elle s'y attendait. Elle trouva quand même étrange que son compagnon passât, au plus fort du déduit, tant de temps à la palper avec le sérieux du maquignon qui veut connaître une bête parfaitement. Elle eut l'impression qu'il lui comptait les côtes et mesurait la distance qui séparait ses deux seins. Mais peu lui importait à elle d'être observée avec cette maladroite curiosité, elle se plaisait à laisser reposer son bien-être, avant que d'en être enfin submergée. En plein enthousiasme, elle sentit que les larmes lui venaient aux yeux. Pierre-Alcide était un être sensible. Il en fut si touché qu'il baisa doucement ses paupières. Des appels retentirent plus bas. Il fallait accueillir le futur beau-père. Il se releva et, avant de partir, se pencha pour caresser une dernière fois les cheveux de la gamine.

Comme tout bon huron, le jeune homme avait su garder son innocence, et ne songeait pas du tout à établir des correspondances entre les différents moments de ses journées. Aucun rapport d'ailleurs ne s'imposait entre celui qu'il venait de passer et le plaisir que lui donnait le spectacle de sa promise, toute fraîche, toute souriante.

Craignant de trop s'attacher à une aventure sans aucun avenir, la petite manœuvra pour allécher ses compagnes. Elle leur faisait des confidences choisies, évoquant l'endurance du petit seigneur, sa disponibilité, sa bonne volonté. Lorsqu'une gaillarde brune et bien en chair l'arrêta pour l'entretenir, Pierre-Alcide pensa que le monde était un Eden. Il prit un réel plaisir à malaxer des chairs bien fermes et abondantes. La jeune fille se laissa contempler sans aucune gêne, et le jeune homme pensa que la conjonction des êtres est un événement tout à fait digne d'intérêt. Il fut surpris ensuite par une petite rouquine, maigre comme un ligueur, sautillant comme une grenouille, qu'il n'arrivait pas à saisir comme il l'eût voulu, ce qui rendait la séance plus fatigante que d'habitude. Elle se fit pardonner en le gobant comme une huître cependant qu'il s'amusait du va-et-vient de cette chevelure ardente au niveau de sa braguette. Personne n'avait encore songé à lui rendre de tels services. Il y trouva l'énergie de repartir pour un autre marathon copulatoire. Même après le départ de la fille, il n'arrivait pas à se calmer et s'en

trouvait gêné : la future belle famille devait encore se présenter aux portes du manoir. On pourrait s'imaginer qu'il était pressé de conclure.

Cette suite d'événements ne laissait pas de le surprendre. Sachant prendre la vie du bon côté, il évitait d'en être contrarié. D'autre part, il devenait lui-même un mythe. Bien qu'aucune des filles qu'il rencontrait ne fût amoureuse de lui, il les fascinait. Une sorte de connivence se créait entre elles, à qui saurait pousser le jeune maître dans ses derniers retranchements.

Aujourd'hui, Pierre-Alcide, tout à sa femme, ne voit plus dans les gamines que des servantes attendries par la cérémonie. Mathilde se sent bien, près d'un mari qui a eu la délicatesse de ne pas la manger des yeux en s'empiffrant de cochonnailles.

"Ce peut être rude folie que l'amour, brutal essai de deux corps qui ne se joignent que pour se mieux posséder, et ne se possèdent que pour mieux se séparer. Ainsi tranche-t-on de vastes quartiers de terres imaginaires, et grandes victoires illusoires, à coups de mots et de phrases, qui ne se mêlent que pour mieux partager le domaine de chacun. En même guise faut-il emmêler quelque temps les troupes de deux nations avant que d'en desseigner les frontières. Mais les frontières entre les gens oncques ne sont arrêtées, par nulle convention, et ne le peuvent être parce qu'on ne les voit point. La vie n'est qu'incessante mêlée de corps et de paroles. Mais lors qu'amour existe autour de l'âtre, fermé dans ses murs, drapé dans son linge, couvert sous les plus douces couvertures, il est repos, il est soulas, car l'homme et la femme portent en eux le même foyer. C'est la mort et c'est la vie, telle que l'entendent les tendres gisants que l'agonie même réunit. Ils ont su bâtir le monde au lieu de se le partir."

Ces lignes convaincantes n'empêchèrent pas l'auteur de chercher autre chose que les bonheurs domestiques.

En attendant, il mit d'autant plus de délicatesse dans ses premiers essais avec sa femme, qu'il y trouvait des rondeurs inattendues. Pour la première fois il se montrait attentif à ce que l'on pouvait ressentir entre ses bras. Il couvait s'amie comme oiseau fait son nid. Pour mieux en apprécier le moelleux doux fondant.

Il n'est pas encore remis de toutes ces nouvelles sensations, qu'il arpeute de nouveau le domaine à cheval, reniflant les odeurs des champs, attendant on ne sait quelle occasion. L'occasion, c'est une fille qui s'est arrêtée pour le regarder passer. Il ne passe pas, il reste

là. Elle n'est pas si belle que ça, l'air un peu niais, elle a dû entendre parler du jeune seigneur de Golves. Plus besoin de rien dire. Pierre-Alcide descend de son cheval, s'approche doucement, lui caresse les cheveux et l'embrasse. Elle se laisse faire. Il revit les mêmes événements que naguère, et de la même façon, avec la même curiosité malade, mais il lui semble que son plaisir s'est un peu usé : c'est toujours aussi bon, mais ce n'est plus ça. Il se croit alors définitivement rangé. Malheureusement, les retrouvailles conjugales paraissent maintenant moins douces qu'à l'ordinaire. Mathilde ne s'en aperçoit pas. Son mari a l'impression d'avoir inutilement gâché le meilleur de lui-même.

"Définir le monde, c'est y mettre un terme. On se connaît dans son village, si l'on ferme les yeux sur les villages environ. Pour être citoyen du monde, encore faut-il qu'il y ait un monde concevable. Nos remparts ne représentent autre chose que l'image de notre fin à tous, et ne peut être que la mort. C'est la force qui pousse le pèlerin hors de sa province, le contadin à Rome, le chevalier à Jérusalem et le mari hors de sa demeure qu'il n'eût jamais dû quitter. Les figures passent et ne valent que par le masque. Les paroles sonnent innumérables à nos oreilles. Toute la malvoisie du monde finit en de piteux éveils, l'estomac n'en garde que vilaine humeur. Que les vivants sont ennuyeux ! Ils bougent continûment. Ils échappent à nos regards, comme les mots fuient toute définition, car ils ne connaissent d'autre frontière que celle des mots contigus. Dans un grand lac, chacune barque occupe sa place sur l'eau, ni plus ni moins, et ne peut occuper celle d'une autre. Elle se peut mouvoir sur la surface du lac, et les autres prendront, pour l'éviter, nouvelle place. Aucune ne pourra couvrir toute la surface. Pourquoi n'entendons jamais de même façon nos propos. L'étude est double : ce que les mots excluent, ce qu'ils reçoivent, et quand. Entre les deux, une vaste contrée dont nul ne connaît l'étendue, qui peut être infime ou infinie. Les visages n'expriment que la grimace, et le verbe le vain bruit de nos pensers en montre, une sonnante armure qui porte seulement le blason de nos ressentiments. Même la mort décompose la forme du corps pour le refondre dans la commune argile dont se nourrissent les chênes. Le souvenir seul peut garder l'essence de tous ces morts qui nous accompagnent. Enfin libérés de l'agonie, laquelle ne cesse de la naissance au mourir, ils reposent en paix dans nos mémoires quittes de tout travail et de tout chagrin. Le jour viendra où je pourrai m'en envelopper comme d'un suaire, et la terre, Marion, aura enfin retrouvé ton visage. Toutes les filles de ce bois l'avaient un peu,

traînant derrière elles un morceau de ta dépouille. Un jour, j'apprendrai la patience de l'homme, et non du loup qui se jette sur sa proie. Ce jour-là, Marion, j'aurai gagné le droit de mourir. "

Un éclair traverse la fenêtre ouverte. Un insecte a servi de prisme, l'espace d'un instant. Le vieil homme sourit. Il entend le bavardage de ses deux filles dans la cour. Il a marié la première, il n'y a pas si longtemps. Elle l'a pourvu d'un gendre respectueux qui fait semblant d'écouter ses avis, tandis qu'il fait semblant de les donner.

– Il n'est pire fol que celui qui écrit. On est libertin devant le papier qui ne répètera pas incontinent ce qu'on lui abandonne.

Le sire de Mauléon n'est pas mécontent d'être entré dans la famille du mystérieux vagabond de la peste. En public, Pierre-Alcide ne parle guère, et jamais à la légère. Il oppose aux discours de ses interlocuteurs une attention polie, se bornant à hocher la tête, enveloppé dans son long manteau noir qui ne le quitte guère, été comme hiver. Il essaie de s'exprimer de façon assez dense pour qu'il ne soit pas nécessaire de poursuivre. On a bien essayé de l'entraîner dans les controverses du temps. Il se contentait de demander gravement des précisions sur ce qu'il était bon de penser : ceux qui se battaient pour imposer leurs avis étaient sûrement plus compétents que lui.

Parfois, un visiteur venu de fort loin s'arrête quelques jours, ce qui ajoute encore du prestige à l'image que l'on se fait du beau-père. Mais, avec son gendre, Pierre-Alcide se borne à des aphorismes sur le goût des bonnes choses, la tiédeur des journées, le plaisir de se sécher à un bon feu. Lorsqu'il s'échappe pour s'en aller rejoindre ses chers cahiers, il lâche une plaisanterie à propos de ses douces manies. On eût aimé jeter un coup d'œil sur ces balivernes. Pierre-Alcide ne se donne même pas la peine de serrer ses papiers. L'écriture en est si désagréable qu'elle décourage les curieux. Il faudra patienter jusqu'à l'arrivée des futurs érudits qui voient mal la différence entre un beau tracé emberlificoté savamment, et le plus répugnant des gribouillis.

"On survit dans ses gestes révolus. Entre ceux qui récusent toute conversion pource qu'elle est abominable, et ceux qui dans les nouvelletés cuident recouvrer le véritable discours des Évangiles, il n'est aucune dissemblance essentielle. Tous deux refusent de mourir. L'un veut sauver l'Église, et l'autre le Sauveur. L'un sa jeunesse, l'autre son enfance. Quant est de ma personne, j'ai mes propres contentions qui leur sont communes. Je ne veux point

vivre, mais revivre. J'aime moins les êtres que ce qu'ils furent. Marion me parle par tous les visages et formes des jeunes filles que je rencontre, elle a toujours le même âge, leur âge, seule change la couleur de ses cheveux, de ses yeux et de sa peau. Elle est l'image de mes désirs, image de plus en plus pâlie et d'autant plus aimable que je n'y trouve aucun soulas. Une jeune femme douce me parle au travers de mon épouse. C'est toujours même tendresse, mêmes affections, mais la pointe en est mousse. J'y réchauffe mes os sans en sentir la flamme. La chaleur s'éteindra quant et moi."

Pierre-Alcide s'écarte un peu de la table. Il essaie de se rappeler le visage de Marion. Il ne sent que le coffre, la jupe de la petite, une main sur ses cheveux. Il vaut mieux prendre les choses comme elles viennent. La seule fois qu'il avait vraiment voulu quelque chose, c'était pour provoquer la mort de Marion.

Rien n'est pire, lorsqu'on est coupable, que de se sentir innocent.

Il s'est penché pour ajouter ces quelques mots. C'est ainsi qu'il rédige ses cahiers, sans distinguer les paragraphes, par petits bouts hétéroclites, suivant le cours de sa méditation. Il se relit rarement, jamais ce qu'il vient d'écrire. Quand il le fait, cela lui suggère d'autres réflexions qu'il ajoute benoîtement à son discours interrompu. Il ne veut rien détruire, mais ne songe pas à tout reprendre pour y mettre de l'ordre. Il ne veut qu'amasser patiemment tout ce qui lui passe par la tête. La moindre velléité d'ordonner son propos reviendrait à condamner une multitude de pages, lesquelles ne méritent pas plus que les autres d'être effacées.

Absorbé par ses propres idées, il a oublié la présence de sa femme. Il se lance, à haute voix, dans des considérations sur la mort qui n'est que l'effacement du superflu jusqu'à ce que l'essentiel même soit méconnaissable. Il évoque l'écroulement des montagnes, les arbres pourris qui s'abattent d'un coup. Il oppose à un monde fini qui se repaît de ses propres cadavres, le monde infini de la mémoire extérieure, laquelle n'est pour lui que la somme de tous les actes et de toutes les pensées, de toutes les visions que nous ne pouvons embrasser. Dieu jeta la confusion dans l'esprit de ceux qui construisaient la grande tour, non pour les plonger dans les ténèbres, mais pour leur ouvrir une multitude de mondes. Quand les mots se pressent ainsi sur ses lèvres, Mathilde sait que bientôt ce sera le silence. Il importe de ne pas laisser Pierre-Alcide s'enfoncer dans ses rêves éveillés. Alors, elle approche les chaises du feu,

profère quelques banalités sur la vie des fermiers, et lui ne manifeste aucune réticence à jouer le jeu.

Il se lève et marche de long en large. Cela fait vingt ans que Marion, le fils de la morte qui portait aussi ce nom, est parti, honnêtement pourvu. On l'a laissé pousser sans trop s'occuper de lui. On l'a gardé jusqu'à ce qu'ayant atteint la trentaine sans trahir la moindre émotion, il exprimât un jour le désir de s'en aller.

Pierre-Alcide se rassoit. Il ne pense plus à rien. Le regard se fixe sur le mur blanc, sans essayer de retenir un détail.

Il n'a mesuré qu'assez tard la fascination qu'il exerçait sur les jeunes bergères. Il était devenu une sorte de cérémonie initiatique. Avant de se lancer dans la vie, il fallait retenir l'attention du maître. Pierre-Alcide avait pris ses habitudes. Mais il aimait bien sentir chez ses partenaires une légère appréhension. Il avait gardé un souvenir délectable d'une gamine qui n'avait pu retenir ses larmes pendant qu'il en tirait toutes les complaisances possibles, un visage maigre, une fille toute en yeux, qui pleurait silencieusement en s'accrochant à lui. Jamais il n'avait pu retrouver cette délicieuse angoisse. Et il était trop doux pour rudoyer ses compagnes pour obtenir des cris aussi convaincants qu'artificiellement provoqués. Il y a bien longtemps qu'il a cessé d'être le Barbe-Bleue des jeunes filles en fleur. Le côté débonnaire de sa personne a effacé l'aspect légèrement inquiétant. Il est devenu plus facile à satisfaire, et bien moins exigeant. On passe par cette cérémonie comme devant ces antiques Priapes qui n'effraient plus personne. On s'arrête un instant, puis l'on s'ébroue, plantant là le grison apaisé.

Il y a longtemps, lorsqu'il poussait assez loin ses errances, au-delà du château de son beau-père, il était tombé sur une belle grappe de pendus en différents états de décomposition. L'un d'eux encore frais traînait sous les vertèbres brisées un corps de bon vivant. C'était la disposition des suppliciés qui avait retenu l'attention du promeneur. Il admirait la délicate harmonie qu'avaient su créer les bourreaux en plaçant instinctivement les carcasses les plus maigres autour de la masse du plus épais, lequel était flanqué d'un petit corps frêle, presque un enfant qui, même au centre de cette subtile rosace, installait comme un léger déséquilibre, justifiant de façon délicate les asymétriques rayons qui en partaient. Sans qu'il y eût le moindre souffle de vent, les pendus oscillaient doucement, détendus, souples. Seule la tête, pétrifiée dans son cri silencieux, évoquait l'aspect irréversible de la mort. Il se dégageait de ce tableau une forte puanteur que Pierre-Alcide ne séparait pas de la pourrissante poussière des sous-bois. Il attachait son cheval à un

arbre, s'assit sur une souche, et se perdit dans la contemplation des pendus. Il les voyait s'abattre par quartiers au pied de l'arbre, qui poussait plus dru. Un immense tympan avec, autour d'un Dieu dans sa gloire agonique, un troupeau d'élus et de damnés également suppliciés, pris dans une végétation de plus en plus étouffante, branches, cordes et feuilles entremêlées.

– C'est aussi beau que les Saints Évangiles.

Ayant dit, il détacha son cheval et repartit. Déjà le ciel pâlisait. Il s'avisait qu'il eût peut-être dû ressentir un peu de pitié pour ces misérables. En avait-il ressenti pour qui que ce soit ? Il devait en avoir bien peu à distribuer.

"Si ma propre mort ne me donne aucune inquiétude, comment puis-je compatir à la commune mort ? Faut-il que j'aie l'âme imbécile pour ne pas en sentir la pointe. Le grand vent qui courbe les arbres nous communique une belle horreur. Ainsi fait la totale extinction de tout un peuple, qui survient à l'improvu. Je ne sais quoi nous pousse à sortir afin de compter les pertes et les morts. C'est comme une rumeur de feuilles mortes autour des grands arbres abattus. Je sens devant les morts particulières cette rumeur commune. Ce n'est point braverie ni l'excès de flegme dans mes veines. Mon cœur bat comme un autre... "

Il y eut le grand affolement de l'année 1586. Son beau-père voulait fuir la contagion. Pierre-Alcide lui représenta que la maladie n'épargnait pas les voyageurs.

– Le vent de la peste ne souffle pas sur les villages, mais dans nos corps. Vous le croyez fuir, vous ne faites que l'emporter quant et vous. Ceux qu'il touchera, il les abattra où qu'ils soient. Ceux qu'il n'a pu qu'effleurer seront épargnés en tout cas.

Il semblait si tranquille que le sire de Gerly décida de rester. On l'enterra trois mois après.

Quant à Pierre-Alcide, il se mit à parcourir les routes avec des charrettes pleines de vivres. Personne n'osait approvisionner les villages à peu près abandonnés, ni s'aventurer jusqu'à Bordeaux. Pierre-Alcide couvrit une belle quantité de lieues. Il aimait s'arrêter dans les fermes vides, regarder les cours où vaguaient les animaux à l'abandon, presque assoupis, étrangement amaigris. Il s'était couvert de son long manteau noir. Il entrait sans crainte chez les pestiférés. Il leur parlait, sans les quitter des yeux, guettant la sueur qui s'écoulait péniblement sur le front, le tic singulier qui poussait la tête d'un seul côté, les attitudes les plus bizarres. Les malades

reprenaient confiance à voir enfin un passant qui consentît à s'attarder auprès d'eux. Les familles préféraient rester sur place où l'on assurait un ravitaillement succinct, mais régulier, plutôt que d'aller crever dans les fossés.

Il prit l'habitude de parler aux enfants. Il leur contait l'histoire du renardeau emporté par une crue aux environs de Marmande. L'animal s'était contenté de flotter, comme une bûche, jusqu'à ce qu'un tourbillon le déposât aux portes de Bordeaux. Il inventait des épisodes, des dialogues avec des oiseaux de passage et des poissons d'eau douce. Puis il expliquait que le grand fleuve dont il ne fallait pas avoir peur, c'étaient les fièvres, la douleur, la sensation qu'on étouffe. Ce n'est pas toujours facile de se laisser flotter, mais il fallait essayer.

Il lui arriva plus d'une fois de pousser jusqu'à Bordeaux avec son convoi. Il prenait un singulier plaisir à parcourir les rues dépeuplées et les places singulièrement vides.

Les gens qu'il secourait ne le voyaient pas souvent : il ne pouvait être partout à la fois. Mais personne n'avait oublié sa silhouette. Des patients qui avaient survécu lui prêtaient un pouvoir particulier. Il passait pour un homme qui avait su, par sa résignation devant les volontés du Seigneur, apprivoiser le sort bien qu'il ne fût pas dévot. On prenait son indifférence pour de la sainteté, sa tranquillité pour de la douceur. Personne ne fut touché à Golves, sauf le beau-père qui avait manifesté son désir de s'enfuir. La petite escorte revint intacte. En voyant reparaître la silhouette amaigrie de leur seigneur, les manants se sentirent pleinement rassurés. Avec un tel maître, on pouvait traverser n'importe quoi. Nul ne se serait permis d'élever une objection à la moindre de ses fantaisies.

La petite ville de Gassac connut une belle prospérité, ses marchés étaient de plus en plus fréquentés. Pierre-Alcide jugea qu'il avait assez voyagé pour le restant de sa vie, et limita ses vagabondages aux environs immédiats de son manoir.

A présent, le vieillard a du mal à rédiger autre chose que de courts paragraphes, deux ou trois phrases, quelquefois des bribes. Il lui arrive de s'endormir sur son fauteuil l'espace d'une demi-heure.

"Nous sommes nés coupables et nul autre que nous ne peut nous faire innocents. Reproches et louanges ne nous peuvent toucher qu'autant qu'ils sont nôtres, sinon, il est facile de les rejeter. Belles protestations quand nous nous jugeons victimes d'une injustice. Cela permet d'oublier le reste."

Il vit maintenant seul avec sa femme. Il ne fait plus attention au va-et-vient des domestiques. Même quand ses filles viennent le voir, il n'écoute personne, il rêve sans arriver à fixer son esprit sur un point précis. Les idées se succèdent, et il les regarde comme un voyageur regarde distraitement défiler un paysage. On ne s'étonne plus quand, au milieu d'une conversation, il prononce quelques phrases qui n'ont aucun rapport avec elle.

Mathilde et sa fille parlent des arrière-petites-filles qu'il faudra bientôt marier. Lui, son regard s'est arrêté sur un coffre posé dehors, on ne sait pourquoi, devant la porte.

– Il est un âge où l'on rencontre autant de morts que de vivants. Ce doit être une qualité de l'esprit. Mais quand on commence à se rencontrer soi-même au milieu de cette foule, il est temps de partir.

Les femmes attendent poliment qu'il se soit replongé dans sa rêverie pour reprendre leur entretien. Pierre-Alcide se laisse bercer par leurs voix. Les yeux toujours fixés sur le coffre, il lui semble que la petite fille contre laquelle il se serre, sa compagne de jeux que la grossesse ne transforme plus en étrangère, et la jeune femme morte en couches ne sont plus qu'une seule et même personne. Il pense alors à la torture qu'il lui a sans doute infligée. Les larmes se mettent à couler le long de son visage. On ne le regarde même pas. Il ne peut retenir son émotion devant tous les corps martyrisés d'autrefois, écartelés sur leurs paillasses. Le vent de la Peste le frappe de plein fouet. Toutes les impressions se mêlent sans que l'une d'entre elles perde sa densité. Il sent la poigne solide de son oncle sur son épaule. Derrière tout cela, dans une sorte de brume, se dessine progressivement l'expression un peu triste d'une jeune femme qui pose entre deux collines.

Il se lève. On est habitué à le voir quitter la salle sans rien dire à personne.

Arrivé dans sa chambre, il s'étend.

Il ne voit plus que le visage de sa mère, de plus en plus net, et perçoit enfin, derrière ce visage opaque, l'esquisse d'un sourire.

– Un jour, on arrive à Saint-Jacques, fait-il avant de s'éteindre, le 20 mars 1630.

*